

Grâce au hasard le plus heureux, le plus imprévu, favorisant les recherches de Maurice, la jeune fille était retrouvée, sa demeure actuelle était connue.

Sans perdre une minute, Verdier avait songé à préparer ses batteries.

— Simone habite le pensionnat de Mme Dubief, dit-il. C'est fort bien, mais le pensionnat est grand... Il faut savoir dans quelle partie de la maison sa chambre est située.

— C'est ce que Maurice pense aussi... répliqua Lartigues.

— Pour arriver à découvrir cette chambre il serait nécessaire de s'introduire chez Mme Dubief...

— Sans doute, mais le moyen ?

— Il me paraît difficile à inventer...

En ce moment on lrapa deux petits coups à la porte.

— Entrez ! — cria Lartigues...

La porte s'ouvrit et Maurice parut, introduit par le muet Dominique.

— Arrivez vite, cher ami ! — lui dit Verdier. — Je veux vous adresser mes félicitations... Vous avez une chance de de tous les diables et un flair merveilleux...

— Oui, — répliqua Maurice en souriant. — Simone est dans nos mains, et d'aujourd'hui en quinze je signerai mon contrat de mariage, qui ne précédera le mariage lui-même que de quelques jours...

Verdier se mit à rire.

— Marié dans trois semaines, veuf dans un mois, tout va le mieux du monde ! — fit-il. — Cette fois, positivement, nous touchons au but... Une chose me préoccupe encore, néanmoins...

— Quelle est cette chose ?

— Le moyen de pénétrer dans l'établissement de Mme Dubief pour connaître l'emplacement de la chambre de Simone.

— Par quel procédé comptez-vous supprimer cette héritière gênante ? demanda Maurice.

— Par le même procédé qui nous débarrassera de Marie Bressolles... A quoi bon se mettre inutilement en frais d'imagination ?... Ce qui est bon pour une sera bon pour deux...

— L'inhalation de l'acide prussique alors ?

— Oui.

— Avez-vous fabriqué la matière première ?

— Pas encore... Rien ne pressait... Mais je vais me mettre à l'œuvre sur-le-champ...

— C'est la nuit que vous agirez ?

— Sans doute... Il importe que Simone soit endormie... D'ailleurs il serait impossible d'arriver en plein jour jusqu'à elle. Je me charge de tout, pourvu que vous imaginiez un moyen de relever le plan intérieur de la maison...

— C'est trouvé... — dit Maurice. J'y avais pensé déjà...

En quelques mots le fils d'Aimée Joubert mit ses deux complices au courant du plan arrêté dans son esprit.

— Très ingénieux et très pratique ! s'écria Verdier charmé. — Vous êtes un garçon plein de mérite... Le capitaine Van Broecke et moi, nous mènerons la chose à bien...

— Soyez prudents, surtout !

— Recommandation superflue ! Vous pouvez vous fier à nous ! — Je déferais les plus malins de nous reconnaître...

— Parfait ! — Je vous quitte...

— Vous retournez à l'hôtel de la rue de Verneuil ?

— Non, je vais chez ma mère que je n'ai pas vue depuis quelques jours... Je veux lui demander les papiers indispensables pour la publication des bans...

Lartigues et Verdier échangèrent un regard où se lisait une sérieuse inquiétude.

Maurice partit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui. Verdier s'écria :

— Tonnerre ! — je ne pensais point à ce détail !... N'ayant pas visité sa mère depuis quelques jours il ne se doute pas qu'elle est morte... Voilà qui pourrait retarder et même entraver son mariage.

— Comment la Préfecture de police ne l'a-t-elle point fait prévenir ? — demanda Lartigues.

Qui sait si on a retrouvé le cadavre englouti dans la

Marne ? — Peut-être la police elle-même ignore-t-elle ce qu'Aimée Joubert est devenue...

— Mais les deux hommes qui se trouvaient avec elle ?...

— Noyés aussi sans doute... Maintenant, comme Aimée Joubert avait caché longtemps à son fils qu'elle appartenait à la brigade de sûreté, on attend peut-être qu'il vienne lui-même demander des renseignements...

— Une autre supposition me paraît encore plus admissible...

— Laquelle ?

— C'est qu'on ne connaît pas l'adresse de Maurice.

— On aurait trouvé cette adresse chez sa mère... La servante doit la connaître.

— Enfin, laissons marcher les événements... Si Maurice apprend aujourd'hui la mort, ou tout au moins de disparition de Mme Rosier, il est certain que nous le reverrons... Il accourra droit ici... Jusqu'à ce que nous l'ayons vu, ne nous inquiétons point... Tout marche à souhait, c'est l'essentiel... Je vais écrire à Michel Brémont...

— Prends garde...

A quoi ?

— Je me défie de la poste, qui sur un ordre du procureur de la République, peut saisir la correspondance...

— Je me suis préoccupé déjà de cette éventualité, quoiqu'elle ne me semble guère à craindre, et j'ai pris mes mesures en conséquence... Dans sa dernière lettre Michel Brémont m'a tracé une ligne à suivre ; — je dois lui écrire *poste restante*, au grand bureau de Regent-Street, et adresser mes lettres à M. X. Y. Z. 21. Je vais le prier de me répondre de la même façon, *poste restante*, au bureau de la rue d'Enghien, sous cette rubrique, L. J. K. 30. Je n'aurai pas à m'y présenter moi-même, je peux faire retirer la lettre par qui que ce soit, en donnant l'indication écrite...

— C'est adroit... — Prévivens donc Michel Brémont.

— Je vais le faire aujourd'hui même, et je lui annoncerai que tout est au moment de se terminer de la façon la plus avantageuse pour nous.

En quittant le petit hôtel de la rue de Suresnes Maurice, ainsi qu'il venait de l'annoncer à ses complices, s'était rendu rue de la Victoire, chez sa mère.

Il gravit l'escalier sans parler au concierge et, parvenu sur le palier de l'étage qu'elle habitait, il sonna. Mapeleine vint lui ouvrir.

En le voyant, la brave fille leva les bras au ciel.

— Ah ! M. Maurice, s'écria-t-elle, enfin c'est vous ! Dieu sait avec quelle impatience je vous attendais !...

— Et pourquoi cela, ma bonne Madeleine ?...

— Parce que vous allez certainement me donner des nouvelles de Mme Rosier.

— Des nouvelles de Mme Rosier ! ! répéta le jeune homme stupéfait. Que voulez-vous dire ?

— Que madame est partie samedi matin, et depuis n'est pas rentrée.

— Et vous n'étiez point avertie qu'elle resterait si longtemps absente ?

— Madame comptait bien rentrer... Elle m'avait recommandé de tenir son diner prêt pour sept heures.

— Voilà qui est étrange !

— Oh ! oui, M. Maurice, bien étrange !

— Comment expliquez-vous cela ?...

— Je ne l'explique pas...

— Enfin, vous supposez bien quelque chose ?

— Je ne suppose rien... Depuis deux ou trois mois madame avait tout à coup changé de vie... Elle allait, elle venait, elle sortait, elle rentrait à toute heure...

Mais quand elle devait rester longtemps dehors, elle ne manquait jamais de me prévenir.

Maurice supposa que sa mère avait été envoyée brusquement en reconnaissance quelque part en province, par la Préfecture.

— Sans doute, dit-il, elle a dû faire un voyage à l'improviste, et le temps lui aura manqué pour vous en aviser... Mme Rosier s'occupait très activement d'importantes affaires d'intérêt...

— Vous croyez, M. Maurice ?...

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr... Elle m'en a parlé... Il ne faut donc pas vous mettre mal à propos martel en tête... Quant à moi, je ne m'alarme

point, bien convaincu qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à votre maîtresse.

— Allons, vous me rassurez un peu, M. Maurice, j'ai vais dormir plus tranquille...

— Et vous aurez raison, ma bonne Madeleine... Qui sait si Mme Rosier ne rentrera pas ce soir...

— Que Dieu vous entende !

— En tout cas, dès qu'elle sera de retour, aujourd'hui ou demain, priez-la de me faire avertir sans retard... J'ai besoin de la voir.

— Votre commission sera faite, M. Maurice.

— J'y compte...

Le jeune homme quitta Madeleine.

En descendant l'escalier, il se disait :

— Très certainement elle est en campagne pour la Préfecture... Cela ne m'inquiète pas, mais cela me gêne au moment où ces papiers de famille qu'elle seule peut me remettre me sont indispensables... Il est clair que son absence ne se prolongera point, seulement il suffit parfois d'une heure de retard pour renverser l'échafaudage le mieux construit...

Tout en monologuant ainsi, Maurice se dirigea vers la rue de Navarin qu'il habitait.

Il espérait trouver chez lui un mot de Mme Rosier. Son attente fut déçue.

Après avoir fermé la porte de l'appartement derrière le jeune homme, Madeleine était retournée dans sa cuisine.

Un violent coup de sonnette la rappela dans l'antichambre.

Elle ouvrit.

— C'est bien ici que demeure Mme Rosier ? demanda un homme debout sur le carré, une lettre à la main.

— C'est bien ici, oui, monsieur... mais elle est absente...

— Je le sais... répliqua l'homme qui n'était autre que Galoubet ; je vous apporte de ses nouvelles...

— Ah ! que Dieu soit loué ! ! s'écria la fidèle servante. Monsieur, dépêchez-vous d'entrer !...

XXXIV

Galoubet entra.

— C'est vous qui vous appelez Madeleine ? — demanda-t-il.

— Oui, c'est moi... — répondit la servante.

— Voici une lettre pour vous.

— De madame ?...

— De Mme Rosier, parfaitement... — Lisez, et lisez vite, je suis pressé...

Madeleine s'empressa de déchirer l'enveloppe et lut avidement son contenu.

— Il est arrivé un accident à madame ! ! — s'écria-t-elle.

— Oh ! presque rien... Un petit accident de rien du tout...

— Mais enfin, quoi ?

— Une chute en descendant de wagon, au chemin de fer...

— Elle est blessée !...

— Oh ! si peu que ce n'était pas la peine d'en parler... et guérie... Vous voyez que ça n'aura pas été long...

— Blessée... ma pauvre chère maîtresse !... balbutia Madeleine.

Et la brave fille fondit en larmes.

Galoubet ne se piquait pas du tout d'être sentimental, et de plus il était pressé.

— Voyons, voyons, la petite mère, fit-il brusquement, à quoi que ça sert de larmoyer, puisqu'on se tue de vous dire que Mme Rosier est guérie ?... Il faut faire ce qu'elle vous demande dans sa lettre et me donner *illico* de quoi l'habiller là-bas de la tête aux pieds, car ses effets sont déchirés au point de n'être plus mettables.

— Elle ne veut pas que j'aille la rejoindre ?

— Elle vous recommande de rester ici.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Demain matin.

— Bien sûr ?

— Oui, bien sûr, et elle m'a chargé de vous dire de